DMITRI STAKHOV

Le Retoucheur

CONFESSION D'UN TUEUR DE SANG-FROID

actes noirs

ACTES SUD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

“ACTES NOIRS”

série dirigée par Manuel Tricoteaux

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Photographe de modèles pas du tout farouches, Heinrich est aussi retoucheur. Une profession très prisée du temps de Staline que notre héros exerce depuis qu’il a compris qu’il avait hérité du don de son père, photographe et retoucheur, réquisitionné par le KGB.

On aurait tendance à l’oublier mais le régime soviétique entendait contrôler entièrement la vie et la pensée de ses sujets. Ainsi les photos officielles où apparaissait un dirigeant tombé en disgrâce étaient, bien avant Photoshop, obligatoirement retouchées : le condamné n’avait jamais existé, Trotski n’avait jamais été aux côtés de Lénine, etc.

Or le père de Heinrich savait que, s’il retouchait un portrait, la personne photographiée mourrait peu après.

Dans la Russie de Poutine, criminogène et corrompue, où les meurtres politiques et crapuleux sont quotidiens, un tel don et la simplicité de son mode opératoire ne peuvent qu’exciter les convoitises des mafias, polices et services très spéciaux...

Malheureusement pour lui, notre photographe à la mode semble ignorer que, quand la retouche précède l’exécution, le retoucheur n’a plus qu’à s’effacer pour ne pas, à son tour, être rectifié.

Extrait de la publication

DMITRI STAKHOV

Né en 1954, Dmitri Stakhov vit à Moscou. Psychologue de formation, il est journaliste et écrivain. Il est l'auteur de Mouchard*, paru dans la "Série noire" (Gallimard, 2001).*

DU MÊME AUTEUR

LE MOUCHARD, Gallimard, 2001.

Edition préparée sous la direction de Michel Parfenov

Illustration de couverture : © Victor Antonio

Titre original :
Retoucher. Ispoved nenaemnovo oubijtsy
Editeur orignal :
366 Knijni Klub, Moscou
© Dmitri Stakhov, 2008

© ACTES SUD, 2011
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-02525-0

Extrait de la publication

DMITRI STAKHOV

Le Retoucheur

CONFESSION D'UN TUEUR DE SANG-FROID

roman traduit du russe par Paul Lequesne

ACTES SUD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

… Pour les rouvrir tout grands une fois sur la civière.

Quelque chose en moi pulsait, vibrait, menaçant d'éclater.

Les infirmiers m'emportaient. Celui de derrière était un gars aux épaules un peu voûtées, aux poignets larges et robustes recouverts de poils roux ; son haut front bosselé était trempé de sueur.

Le plafond du studio s'évanouit, bientôt suivi par l'auvent du perron. Les infirmiers commencèrent de descendre les marches et ma tête vint buter contre les reins de celui qui portait le brancard devant.

"Relève, relève !" lui cria son collègue au dos voûté, et dans l'instant une pénible secousse ébranla la civière.

On entreprit de m'enfourner dans l'ambulance, mais un truc bloquait à l'intérieur, et il y eut un nouveau choc. Je dus laisser échapper un gémissement. Pas à cause de la douleur. Comme ça, pour la forme. Pendant que les deux hommes tentaient de régler le problème en s'injuriant mutuellement, je continuai de geindre. J'étais vexé. Il y avait de quoi ! Trente-six négatifs retouchés, et connaître de telles souffrances ! Tout aurait dû se terminer d'un coup !

Autour de moi apparaissaient et disparaissaient des trognes anonymes, pleines de curiosité. Au-dessus

Extrait de la publication

d'elles, des nuages flottaient dans les cieux. Ça sentait le gaz d'échappement et la poussière.

Et avec ça, ces branques de brancardiers !

Et avec ça, un toubib, mal rasé, la face piquetée de points noirs, les yeux rouges, congestionnés !

Le toubib était en rogne contre moi. En rogne que je sois encore en vie. Du coup il était obligé de s'occuper de moi. Rien à voir avec mes visiteurs indésirables : ceux-là, on s'était contenté de les embarquer dans deux autres voitures. Les pieds devant. Et rien n'avait bloqué.

Il s'accroupit, fit claquer les fermoirs d'une grosse boîte métallique. Son visage ensommeillé disparut un instant derrière le couvercle.

Ayant surpris mon regard, il m'adressa un clin d'œil.

"Je vais vous faire une injection de camphre", me promit-il dans un bâillement.

J'aurais dû perdre connaissance. J'aurais dû me déconnecter, foutre le camp, mais tout allait bien pour moi.

Même le trajet jusqu'à l'hosto fut très rapide. Là, je fus balancé aussitôt sur un chariot. Une aiguille vint se planter toute seule dans une veine de mon bras : une substance transparente nourrissait à présent mon organisme. Dispensée par un flacon gradué, renversé tête en bas.

Entre-temps mes vêtements s'étaient envolés je ne sais où : à part des chaussons d'hôpital informes, j'étais nu.

Les roulettes du chariot grinçaient.

Je me dis que la retouche était en réalité davantage qu'un moyen d'éliminer les défauts d'une image photographique. Davantage qu'un simple travail sur épreuve négative ou positive. Et dans mon cas, autre chose qu'une tentative pour modifier ce qui avait donné matière à image. La retouche, c'est un style de vie !

Extrait de la publication

Un style de vie ! Cette idée me plut. A tel point que je me sentais prêt à la partager le plus tôt possible. Avec n'importe qui.

Il me sembla alors que quelqu'un m'interpellait.

"Tu n'as pas lu cet article ? me demandait-on. Non ? Il est très intéressant !"

Et je compris : c'était mon père qui s'adressait à moi ! Il marchait à mon côté ; il dépliait un journal qu'il s'apprêtait manifestement à lire à haute voix. Je souris confusément à la tache brumeuse qui poussait le chariot, comme pour dire : excusez mon père, il a toujours eu des lubies, je voulus m'allonger de manière plus confortable et…

Extrait de la publication

Extrait de la publication

1

… Et mon père releva les yeux de son journal.

Moi qui étais depuis longtemps habitué à ses grimaces, je connaissais celle-là par cœur. En l'espace de deux ou trois secondes – le temps que son regard rencontre le mien – son visage se métamorphosait totalement. Il abaissait son journal et je ne voyais plus devant moi qu'un masque de vieux cynique. Je savais bien déjà ce que signifiaient ces légères rides à la commissure des lèvres, et cet infime clignement des yeux.

Avec les années les quotidiens avaient changé – ce soir-là il lisait bien sûr la *Pravda*, il paraissait même captivé par l'avant-dernier article dénonçant les atrocités commises par l'armée israélienne –, les fauteuils aussi avaient changé – au moins trois, je pense –, et mon père lui-même avait changé. Cela dit, je lui avais toujours connu ses lunettes et sa calvitie, mais la voussure de son dos qui s'accentuait ! Mais ce cou qui maigrissait ! Mais ces rides, mais ces lèvres de plus en plus minces ! Enfin, ces taches pigmentées, qui semblaient s'avancer sous les dernières touffes de cheveux blancs, au-dessus des grandes oreilles étroitement collées au crâne !

Seul son regard, son regard par-dessus ses lunettes, demeurait tel qu'autrefois. Il suffisait d'améliorer un peu la lumière, d'appuyer sur le déclencheur, et vous

Extrait de la publication

aviez le portrait craché d'I. V. Petrov, membre émérite de l'Education nationale, se reposant après une dure journée de labeur. Sévère précepteur de la génération montante. Député et journaliste de province.

Mon père, cependant, n'était pas un éminent enseignant, pas plus que député ni journaliste. En revanche, pour ce qui était d'être fatigué, il l'était, au terme d'une carrière de photographe au service de publication du ministère du Gaz et du Pétrole. C'était pourtant un photographe extraordinaire, un professionnel de très grande valeur, connaissant littéralement toutes les ficelles de son métier, mais qui – à cette époque je ne devinais pas pourquoi – s'appliquait à éviter de photographier les créatures vivantes, les êtres humains en particulier, et trouvait une douteuse satisfaction à ne s'intéresser qu'aux stations de compression et aux plateformes de forage.

Il ne s'appelait pas davantage I. V. Petrov.

Mais ce soir dont je parle, ce soir où mon père releva les yeux de son journal, me regarda par-dessus ses lunettes et déclara, d'un ton bref qui ne lui était pas coutumier, en détachant ses mots avec sécheresse, en les accentuant d'une manière incertaine : "Aujourd'hui, tu ne sors pas. Mon ancien collaborateur va venir. Il doit m'aider", je sus que mon père, Miller Heinrich Rudolfovitch, n'était pas du tout l'homme pour lequel il se faisait passer. En tout cas devant moi, devant son fils. Un Miller lui aussi, naturellement, Miller Heinrich Heinrichovitch.

Ce fut bel et bien ce soir-là que j'appris que mon père avait travaillé près de vingt ans pour les services secrets : il avait été contraint de les quitter en tant qu'élément potentiellement dangereux, au plus fort de la lutte contre le cosmopolitisme.

Avant cette soirée, autrement dit jusqu'à mes seize ans, je vivais dans la certitude puérile autant que romantique

Extrait de la publication

que mon père était un ancien météorologue et explorateur polaire, qui avait dû abandonner son métier pour raison de santé. Ou si ce n'était pour raison de santé (à mesure que je grandissais, mon père avait plusieurs fois modifié sa légende), au début de la guerre, à cause de ses nom, prénom et patronyme résolument allemands.

Les baromètres, les appareils compliqués, dont mon père, ainsi que je le découvris plus tard, ignorait totalement l'usage, les livres d'optique atmosphérique, les cartes de déplacement des masses d'air au-delà du soixantième parallèle, tout ce qui m'avait si bien convaincu du passé d'explorateur polaire de mon père avait été acheté à un vieillard édenté de quarante-cinq ans, naguère brillant universitaire, que son séjour dans les camps avait rendu sénile. Mon géniteur avait simplement voulu aider l'ancien professeur, comme un guébiste* pouvait aider un ex-météorologue, comme un citoyen soviétique pouvait aider un autre citoyen soviétique. En lui donnant la possibilité de durer encore deux ou trois ans.

Peut-être avait-il tenté par là de se soulager d'une partie des péchés qui lui pesaient sur la conscience ? C'est possible, mais il convient tout de suite d'observer que le péché n'a jamais été un sujet de méditation pour mon père.

Il n'était pas méchant. Certes, il était sévère, austère, comme, disons, un rocher dans quelque région montagneuse difficilement accessible.

Quoi qu'il en soit, le météorologue était mort un an et demi après son retour, et ses nom, prénom et patronyme allemands n'avaient nullement empêché mon

* Terme générique désignant les membres des services secrets dont l'appellation a varié comme suit : NKVD (jusqu'en 1946), MGB (jusqu'en 1954) et KGB (jusqu'en 1991), FSB de nos jours. *(Toutes les notes sont du traducteur.)*

Extrait de la publication

père de faire une longue carrière à la Loubianka*. Ce qui, dans l'ensemble, n'a rien de bien étonnant : la lutte contre le cosmopolitisme mondial avait plus d'importance que celle contre le nazisme. Il n'y a pas là matière à discuter. Les résultats parlent d'eux-mêmes ; ayant remporté la seconde et perdu la première, nous avons ce que nous avons.

Il m'avait semblé alors étrange que mon père, grand habitué des restaurants, les connaissant pratiquement tous, des plus miteux aux plus luxueux, en banlieue ou au centre-ville, mais marquant toujours cependant une préférence pour le *Prague*, n'eût pas organisé là justement une rencontre d'une telle importance. D'un autre côté, s'il avait donné rendez-vous à son ancien collaborateur au restaurant, je n'aurais rien su. Peut-être serais-je resté dans l'ignorance encore un long, long moment, peut-être jusqu'aux derniers mois, aux derniers jours, peut-être même jusqu'à aujourd'hui, jusqu'à cette soirée, si pénible et interminable.

D'autant que, au *Prague*, son ancien collaborateur n'aurait pu commander une fricassée de lièvre aux champignons, que mon père, quant à lui, cuisinait à la perfection ! N'importe quel plat, interprété par lui, depuis l'omelette et la bouillie d'avoine jusqu'aux côtelettes de veau, la soupe de poisson et les pâtisseries, se révélait une œuvre d'art. Rien d'étonnant à ça : la photographie et l'art culinaire ont beaucoup en commun.

Mais la chose dépendait moins de mon père, que de son ancien collègue. C'était lui, sans doute, qui ne voulait ou ne pouvait aller au restaurant. Au reste, Dieu sait quel service il dirigeait, quel fauteuil il occupait, quel grade il avait.

Les paroles de mon père, me sommant de ne pas sortir, étaient pour le moins absurdes. Il y avait près

* Siège des services secrets à Moscou.

Extrait de la publication

d'une semaine que je n'avais pas mis le nez dehors. Et mon père le savait pertinemment. Il voulait simplement marquer que mon destin se jouait ce soir-là, il voulait me faire comprendre que mon dernier espoir reposait sur cet homme qui avait promis de venir à une heure tardive.

J'étais assis dans le coin le moins éclairé de notre grande pièce commune, les yeux grands ouverts sur la pénombre. La silhouette de mon père, installé dans son fauteuil, un journal dans les mains, m'apparaissait comme une tache plus vive que l'arrière-plan. Le cercle dessiné par l'ampoule du lampadaire – les lampadaires, à propos, se succédaient eux aussi, mon père de temps à autre s'employait à rattraper la mode, et un lampadaire à abat-jour en plastique et longue hampe nickelée venait remplacer l'ancien, dont l'abat-jour en tissu s'ornait d'un volant –, ce cercle, donc, entourant le fauteuil était, dirais-je, comme vide. Mon père occupait bel et bien le fauteuil, mais, en même temps, il en était absent.

Lui et moi, en dépit de notre talent commun, de notre lien de parenté, de notre ressemblance physique, vivions dans des mondes différents. Déjà à cette époque. Ces mondes communiquaient certes par des passerelles et des souterrains, mais ils ne correspondaient pas. Mon père en souffrait-il ? Je pense que oui. Pour ma part, depuis quelque temps, je me contrefiche de tout ça, ainsi que des éventuels chagrins passés de mon géniteur. Je regrette seulement qu'il ne puisse plus rien en savoir désormais.

Il fut contraint de répéter ce qu'il venait de dire. Encore une fois, je n'avais pas répondu.

Au vrai, je ne l'avais même pas entendu. Il quitta brutalement son fauteuil – le journal tomba par terre

Extrait de la publication

avec un bruit de feuille froissée, s'aplatit sur le sol, puis, écarté d'un coup de pied, émit un nouveau bruissement –, il s'approcha de moi et se pencha.

"Eh bien ! dit-il en me soulevant le menton de sa main gauche. Tu es crevé ? Allez, un peu de nerf !" Et, de sa paume ouverte, il me colla une solide claque sur la joue.

Ma tête tressauta, ma nuque heurta le tapis tendu au mur. Des larmes me montèrent aux yeux, tandis que les objets autour de moi commençaient de reprendre leurs contours habituels. Mon père me gifla de nouveau, un peu moins fort, de la main gauche, puis encore moins fort, de la droite. Ma tête partit dans un sens, puis dans l'autre, et je fondis en larmes sans bruit.

"Peuh ! soupira mon père. Petite nature !"

Il se redressa, tira sur les manchettes amidonnées de sa chemise blanche, puis s'en retourna sans hâte à son fauteuil, dos bien droit, taille modeste.

"Va faire ta toilette !" me lança-t-il alors que sa silhouette se diluait de nouveau en une tache imprécise.

Je me laissai glisser au bas du divan, gagnai la salle de bains en traînant des pieds et ouvris le robinet. J'aurais aimé étudier mon reflet dans la glace, mais j'avais peur de croiser mon propre regard. Je me débarbouillai, m'essuyai et revins au séjour.

"Dans ta chambre ! m'ordonna cette fois-ci mon père. Et change-toi ! Je te l'ai déjà dit, ne t'avise pas de sortir de ta piaule en survêt ! Allez, presse-toi !"

J'allai dans ma chambre, en refermai soigneusement la porte et m'affalai face la première sur mon lit.

Notre invité arriva, me sembla-t-il, presque à la nuit tombée : j'entendis non seulement la sonnette de l'entrée – notre sonnette se distinguait par son étonnante discrétion –, mais aussi mon père tapoter l'épaule de

Extrait de la publication

son ancien collègue, et celui-ci lui répondre, en manière de confirmation, d'une voix de basse profonde et satisfaite :

"Oui, oui, c'est bien moi !"

Ils s'installèrent dans la grande pièce où, après m'en avoir chassé, mon père avait dressé la table, recouvrant hors-d'œuvre et bouteilles d'une grande serviette blanche, dans l'attente du dîner. Ils burent un verre, et tout de suite le visiteur se mit à évoquer le passé.

A ses premières paroles, je compris que leur collaboration professionnelle n'avait nullement eu pour cadre le Grand Nord. Sans doute mon père avait-il indiqué d'une manière ou d'une autre qu'il n'était pas seul dans l'appartement, l'homme mettait la pédale douce, mais les verres suivants – mon père, pour autant que je pouvais en juger, ne demeurait pas en reste – lui firent abandonner toute prudence. Il vivait dans ce passé et il était impossible de l'arrêter.

Je sortis de mon lit, troquai mon pantalon de survêtement pour un futal tout neuf, parfaitement repassé, et changeai de chemise. De l'autre côté de la porte, on causait à présent à voix basse : mon père était en train de mettre son collègue au courant. L'autre répondit par un bougonnement, puis éleva quelque peu la voix :

"Les temps ont changé, déclara-t-il. C'est maintenant plus difficile pour nous…"

J'allumai le plafonnier et me rapprochai de la porte.

"Ainsi autrefois… tenta de poursuivre le visiteur, mais mon père l'interrompit.

— Ecoute ! lui dit-il, d'une voix presque sifflante. J'ai besoin qu'on aide mon gosse. Il n'a personne à part moi. Ses copains, eux, ont de solides appuis. Et ils balancent tout sur le dos du mien. Cesse de remuer

Extrait de la publication

des souvenirs à la con, écoute-moi jusqu'au bout, et file-moi un coup de main !"

Je m'accroupis et collai un œil à la serrure. Tous deux étaient assis du même côté de la table, légèrement tournés l'un vers l'autre ; mon père avait agrippé la cravate de son hôte – un type des plus ordinaires, n'eussent été son cou, quasi inexistant, et ses lèvres si rouges qu'on aurait dit qu'elles étaient peintes.

Il dépêtra péniblement ses doigts du ruban d'étoffe qui paraissait ne plus vouloir les libérer. Plusieurs fils de soie artificielle restèrent accrochés aux envies qui bordaient ses ongles, et, dans le silence qui suivit, mon père s'appliqua à les ronger une à une pour les recracher bruyamment, tandis que son ancien collègue profitait de l'instant pour piquer de sa fourchette quelques champignons salés. Les champignons cependant glissèrent, et les dents de l'ustensile ne piquèrent qu'une rondelle d'oignon.

"Bon, eh bien, vas-y ! dit l'homme tout en parcourant la table d'un regard pensif avant de tendre la main vers l'assiette de concombres bulgares marinés. Raconte !

— Ah ! enfin !" Mon père remplit son verre, puis celui de son hôte. "Ils sont partis en balade, dans la bagnole du paternel d'un de ses copains. Avec des filles…

— Bon début… acquiesça l'ancien collègue en croquant dans un concombre. De notre temps, un truc pareil… Excuse-moi, je t'écoute !

— … Mon Heinrich, et deux autres grands dadais de son espèce. Ils se sont arrêtés au bord de la rivière, près de Zvenigorod. Ils ont laissé la radio allumée, et quand ils ont voulu repartir, la batterie était à plat. Ils ont essayé de démarrer à la manivelle, mais rien à faire. La nuit commençait à tomber…"

L'ancien collègue leva son verre. Mon père l'imita. Ils burent, puis l'autre acheva d'engloutir son concombre.

Extrait de la publication

“Bien, et ensuite ?…” Le type se servit une cuillerée de macédoine, réfléchit un instant, puis ajouta une grosse tranche de rôti de porc à côté des légumes.

“Des gars du coin sont venus leur chercher des noises. Le ton a monté et ça s’est terminé en bagarre.

— Et ensuite ? demanda l’autre en se servant de galantine.

— Et ensuite, et ensuite ! l’imita mon père. Deux cadavres : une fille du groupe, et un des gus de l’endroit. Quelqu’un a sorti un couteau, tu comprends ?

— Je comprends, oui ! répondit l’hôte en s’attaquant à la nourriture avec appétit. Mais, pour la fille, comment c’est arrivé ?

— Apparemment, ce serait un accident. Elle se serait embrochée sur la lame alors qu’elle tentait de s’interposer. Mais les témoignages sont contre mon fils, d’après les autres ce serait lui qui aurait brandi le couteau.

— Et c’est lui qui l’a brandi ?” L’homme jeta un coup d’œil en coin à mon père. “C’est lui ?

— Non ! D’ailleurs tu peux l’interroger toi-même. Heinrich ! Mon grand ! Viens ici !”

Je m’écartai vivement de la porte et, sentant mes jambes se dérober, je m’assis par terre.

“Heinrich ! répéta mon père ! Je t’appelle !”

Je me relevai et agrippai la poignée de la porte. De l’autre côté s’entendit un bruit de chaise qu’on repousse. J’ouvris et sortis de ma chambre pour aller me camper devant la table.

Le type acheva sa viande froide puis leva le regard sur moi. Un regard des plus ordinaires, d’homme des plus ordinaires. Je me demande bien ce qu’il put penser alors de moi, de ce garçon maigre et pâle, au long visage interminable, aux yeux cernés, qui ne savait que faire de ses mains. En tout cas, son visage à lui, large et lisse, sans une ride, ne reflétait rien.

Extrait de la publication